Revue interdisciplinaire sur l'Asie du Sud

Retisser la frontière : Collage cartographique d'une infime partie de la frontière du Meghalaya (Inde) et du Sylhet (Bangladesh)

Maurane Hillion

Volume 3, numéro 1-2, 2025-2026.

Écrire le terrain en Asie du Sud. Vers un tournant alternatif ?

URL : https://edition.uqam.ca/rias/article/view/3705/version/3972

Résumé de l'article

Cet article propose un collage cartographique subjectif comme outil d'analyse et de restitution du vécu de la frontière entre l'Inde et le Bangladesh, à partir d'un terrain mené dans l'État du Meghalaya entre 2017 et 2022. Loin d'être une simple ligne, la frontière apparaît comme un espace mouvant marqué par l'héritage de la partition, la présence militaire, une barrière inachevée et des circulations économiques formelles et informelles. La carte illustre les dynamiques quotidiennes des habitants, qui contournent ou s'adaptent aux contraintes de la surveillance et de la barrière. Elle rend visibles les interactions transfrontalières, entres autres, à travers les « Border Hat » mais également par le trafic de bovins. Le collage combine observations, photos, entretiens et cartes mentales des habitants pour offrir une lecture holistique d'une frontière fragmentée. Le texte qui l'accompagne explique les choix méthodologiques et les expériences de terrain, et permet de comprendre comment la barrière crée des enjeux sociaux, économiques et politiques. La carte devient ainsi un outil réflexif et analytique, qui témoigne des transformations rapides de cet espace et des enjeux qui s'y jouent autant pour la population frontalière que pour la chercheuse.

Mots clés : *Frontière Inde-Bangladesh, collage cartographique, barrière frontalière, circulations et échanges transfrontaliers, méthodologie ethnographique.*

Éditeur(s)
Revue interdisciplinaire sur l'Asie du Sud

ISSN 2817-7770

Découvrir la revue

Citer cet article

Hillion, M. (2026). « Retisser la frontière : collage cartographique d'une infime partie de la frontière du Meghalaya (Inde) et du Sylhet (Bangladesh ». *Revue interdisciplinaire sur l'Asie du Sud*, 3(1-2), 60–70.

Tous droits réservés ©

Retisser la frontière :
Collage cartographique d'une infime partie de la frontière du Meghalaya (Inde) et du Sylhet (Bangladesh)[1]

Maurane Hillion[2]

Résumé

Cet article propose un collage cartographique subjectif comme outil d'analyse et de restitution du vécu de la frontière entre l'Inde et le Bangladesh, à partir d'un terrain mené dans l'État du Meghalaya entre 2017 et 2022. Loin d'être une simple ligne, la frontière apparaît comme un espace mouvant marqué par l'héritage de la partition, la présence militaire, une barrière inachevée et des circulations économiques formelles et informelles. La carte illustre les dynamiques quotidiennes des habitants, qui contournent ou s'adaptent aux contraintes de la surveillance et de la barrière. Elle rend visibles les interactions transfrontalières, entres autres, à travers les « Border Hat » mais également par le trafic de bovins. Le collage combine observations, photos, entretiens et cartes mentales des habitants pour offrir une lecture holistique d'une frontière fragmentée. Le texte qui l'accompagne explique les choix méthodologiques et les expériences de terrain, et permet de comprendre comment la barrière crée des enjeux sociaux, économiques et politiques. La carte devient ainsi un outil réflexif et analytique, qui témoigne des transformations rapides de cet espace et des enjeux qui s'y jouent autant pour la population frontalière que pour la chercheuse.

Mots clés : Frontière Inde-Bangladesh, collage cartographique, barrière frontalière, circulations et échanges transfrontaliers, méthodologie ethnographique.

Abstract

This article proposes a subjective cartographic collage as a tool for analyzing and conveying the lived experience of the India-Bangladesh border, based on fieldwork conducted in the state of Meghalaya between 2017 and 2022. Far from being a simple line, the border appears as a shifting space shaped by the legacy of Partition, military presence, an unfinished fence, and formal and informal economic flows. The map illustrates the daily dynamics of residents, who navigate around or adapt to the constraints imposed by surveillance and the fence. It makes cross-border interactions visible, notably through the "Border Hat" markets as well as cattle trafficking. The collage combines observations, photographs, interviews, and residents' mental maps to offer a holistic reading of a fragmented border. The accompanying text explains the methodological choices and field experiences, allowing an understanding of how the fence generates social, economic, and political issues. The map thus becomes a

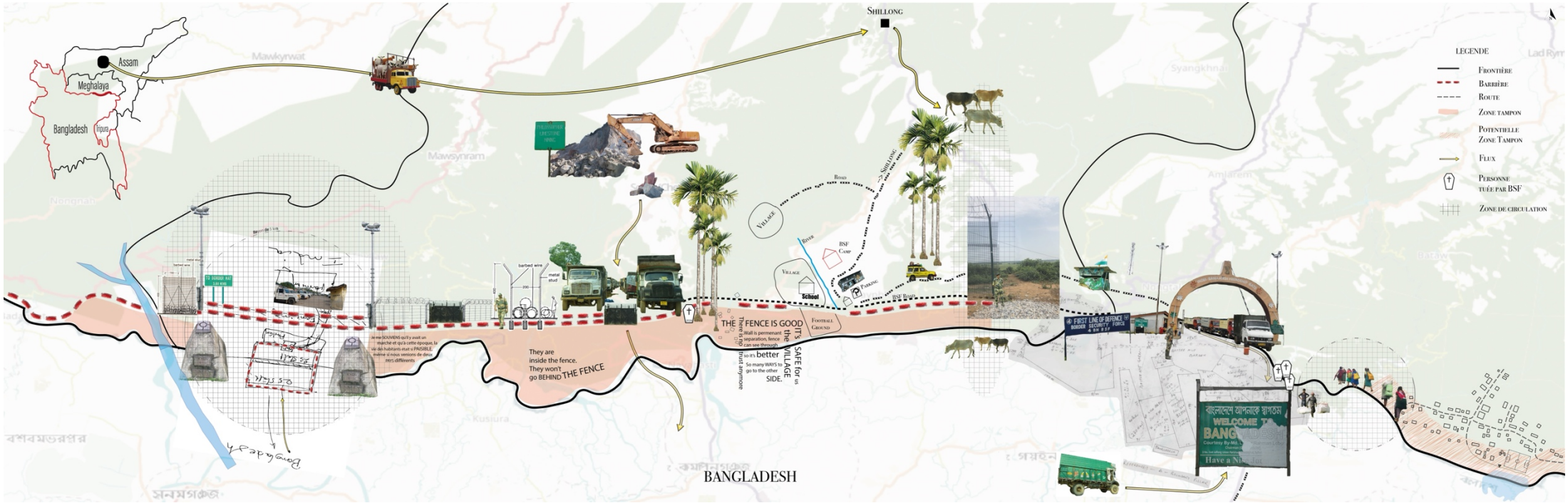
[1] © Cet article est sous l'égide de la licence CC BY-NC-ND.

[2] Maurane Hillion est doctorante en anthropologie à l'Université Paris Nanterre, au sein de l'Institut des Sciences Sociales du Politique (ISP). Sa recherche porte sur la frontière entre l'Inde et le Bangladesh dans l'État du Meghalaya en Inde. Elle s'intéresse plus particulièrement aux modifications des pratiques et des perceptions de la frontière depuis la lente mise en place d'une barrière par le gouvernement indien. Parallèlement, elle exerce comme médiatrice culturelle au sein de l'association Anthropozone, où elle valorise l'approche anthropologique ainsi que les écritures alternatives en sciences sociales afin de les rendre accessibles à un plus large public à travers des évènements, des ateliers et des enquêtes participatives.

reflexive and analytical tool, documenting the rapid transformations of this space and the stakes it entails both for the border population and the researcher.

Keywords : India-Bangladesh border, Cartographic collage, Border fence, Transboundary circulation and exchanges, Ethnographic methodology.

« Retisser la frontière : collage cartographique d'une infime partie de la frontière du Meghalaya (Inde) et du Sylhet (Bangladesh) »



Introduction

La frontière entre l'Inde et le Bangladesh est longue : elle s'étire sur plus de 4 000 km. Cette zone frontalière est un territoire d'interactions et de dynamiques complexes où coexistent et perdurent les traces de la partition de 1947, les dispositifs de contrôle étatique par les gardes-frontières, une barrière et un ensemble de réseaux d'économie formels et informels. La population locale compose quotidiennement avec ces tensions et ces interdictions, en les contournant et en s'y adaptant. S'y rendre n'est pas facile, et y rester encore moins, surtout en tant que femme étrangère. Ma présence éveille la méfiance des gardes-frontières indiens qui me demandent des autorisations difficiles à obtenir. Comment, dans ces conditions, mener une recherche approfondie, alors que l'objet même de l'étude — la frontière, sa barrière et ses habitants — demeure en grande partie hors de portée ? Comment déterminer si la barrière est ignorée, utilisée, traversée, franchie ou appropriée et, d'une manière plus générale, comprendre comment elle est vécue ?

Ce collage cartographique offre une tentative de compréhension holistique d'un fragment de la frontière au Meghalaya, essentiellement celui de deux districts, les East Khasi Hills, où se trouve la capitale de l'État, Shillong, ainsi qu'une partie des West Jaintia Hills. Il donne à voir les dynamiques de circulations, les attentes et les contournements relevant d'un espace-frontière mouvant, loin de la représentation figée d'une simple ligne, soulignant les interactions qui persistent entre les deux pays et les obstacles qui perdurent.

J'ai débuté ma recherche au Bengale-Occidental en 2017. À l'époque, il me paraissait pertinent de commencer par le côté indien, puisque c'est le gouvernement central nationaliste hindou, mené par le Bharatiya Janata Party (BJP), qui a décidé de la construction de cette barrière à partir de 1989 en invoquant trois raisons : l'immigration clandestine, les entrées islamistes et le trafic illégal (Ranjan, 2018). Du côté indien de la frontière, ce ne sont finalement pas les gardes-frontières qui me posent des difficultés, mais plutôt l'inquiétude des nombreuses personnes que j'ai pu rencontrer lors de mes premières semaines d'enquête sur place. Qu'ils soient prêtres, chercheurs ou journalistes, ces individus ont créé une atmosphère pesante et angoissante. Leur inquiétude liée au fait que j'étais une femme seule, étrangère et ne maîtrisant pas couramment la langue reposait sur leur perception du contexte environnant, marqué selon eux par la corruption, la contrebande et une surveillance militaire étroite. À force d'entendre ces mises en garde, j'ai fini par en être imprégnée, transformant ce terrain en une expérience empreinte de doute et d'appréhension. Ce qui, sans doute, n'a rien d'exceptionnel pour une première enquête.

Est-ce que cette situation m'a contrainte à un dernier « coup d'intuition, d'improvisation et de bricolage » comme le dirait l'anthropologue Jean-Pierre Olivier De Sardan (1995 : 2) ? Probablement. Cette dernière tentative pour approcher la barrière m'a menée vers une région de l'Inde qui m'était alors totalement inconnue : le Nord-Est, et plus précisément l'État du Meghalaya. Un État connu pour ses

précipitations d'une ampleur sans égale, essentiellement peuplé par des « Scheduled Tribes » (ST, Tribus répertoriées) qui représentent la majorité de la population, c'est-à-dire 81 % en 2011. Les Khasi et les Garo forment des sociétés matrilinéaires et constituent à elles seules 91 % de ces ST. Le Meghalaya fait également partie des États indiens comptant le plus grand nombre de chrétiens puisque près de 74 % de sa population est catholique, protestante ou évangélique (Census of India, 2011).

Ces spécificités ont-elles changé la donne ? Peut-être. L'accueil y était en tout cas différent. Ici, personne ne tenait le discours que mes interlocuteurs avaient au Bengale-Occidental. Mais peut-être était-ce lié au fait que la barrière, censée matérialiser la frontière, n'était toujours pas entièrement achevée, rendant la séparation plus floue, plus perméable ? En effet, en 2017, sur les 443 kilomètres de frontière que partage le Meghalaya avec le Bangladesh, dont 111 traversent le district des East Khasi Hills, 90 kilomètres restaient encore non clôturés (Border Areas Development Department) pour des raisons d'ordre politique. Ce collage cartographique tente de représenter ces 111 km de frontière, tout en y laissant l'échelle volontairement absente, car cette carte n'a pas pour vocation de reproduire fidèlement le territoire. Elle est en partie subjective : les distances n'y sont pas rigoureusement exactes, car elle cherche davantage à traduire la perception de l'espace par une lecture sensible en s'affranchissant autant que possible (peut-être pas encore assez) de cette rigueur métrique pour mieux saisir la réalité mouvante et fragmentée de cette frontière.

Il m'a fallu me rendre à l'extrémité ouest des East Khasi Hills pour voir la barrière pour la première fois au Meghalaya : une structure de quatre mètres de haut faite de barbelés et de tiges d'acier. Le garde-frontière de la Border Security Force (BSF) présent, armé et en patrouille, a consenti à ce que j'emprunte brièvement la « Border Road », une route réservée au corps militaire. Cette route longe la barrière et a été spécialement construite pour faciliter les patrouilles des forces de sécurité. Elle est officiellement à usage exclusif des gardes-frontières, mais sous certaines conditions, j'ai pu constater qu'il était possible de l'emprunter. À intervalles réguliers, la barrière est interrompue par de grands portails en acier qui permettent le passage de l'autre côté. Car derrière ces barbelés, à 150 *yards* (137 mètres) de là, se trouve le Bangladesh. À travers le grillage, on aperçoit, dépassant encore dans les champs ici et là, les bornes en pierre délimitant la frontière internationale. La construction de la barrière à l'intérieur même du territoire indien a ainsi créé une zone tampon de 137 mètres entre celle-ci et le point zéro, c'est-à-dire la ligne de frontière officielle. Cette configuration découle d'un accord bilatéral, signé en 1974 entre Dacca et New Delhi, qui interdit la construction de toute « structure défensive » de part et d'autre de la frontière dans un rayon de 150 *yards*. Cette contrainte, on peut l'imaginer, n'est pas dénuée de conséquences : notamment pour les villages qui se situent à proximité du point zéro et qui, potentiellement, pourraient se retrouver de l'autre côté de la barrière, dans la zone tampon, et explique, entre autres, le retard de la construction de la barrière au Meghalaya (Hillion, 2024a).



Village et potentielle zone tampon

C'est cette première rencontre — ainsi que les suivantes — de cet objet, encore absent à certains endroits, renforcé par une barrière simple ou double à d'autres, qui m'a amenée à préférer le terme de *barrière* à celui de *mur*, plus fidèle à ce que j'observais sur le terrain. Bien que certaines photographies en noir et blanc de Gaël Turine montrent des portions en briques, je n'ai personnellement jamais vu ces segments lors de mes visites. D'ailleurs, toutes les personnes que j'ai rencontrées ne me parleront systématiquement que de « fence » et non de « wall ». Pour certains, il y avait une différence importante à faire entre les deux : « A wall is a permanant separation, a fence you can see through, so it's better », me dira ainsi l'un de mes interlocuteurs. Selon leur perception, la barrière est franchissable, contrairement au mur. Fait de béton, celui-ci obstrue complètement la vue et semble difficile à franchir. En effet, le mur fabriqué avec des matériaux durs est plus difficile à contourner qu'une clôture qui est constituée de matériaux malléables comme les barbelés par exemple (Didiot, 2013). Comme nous le précise Theo Deutinger dans « The Handbook of Tyranny », les murs « signalent aux étrangers qu'ils sont exclus non seulement de l'entrée, mais aussi de la vue du territoire emmuré » (Deutinger, 2017 : 46).

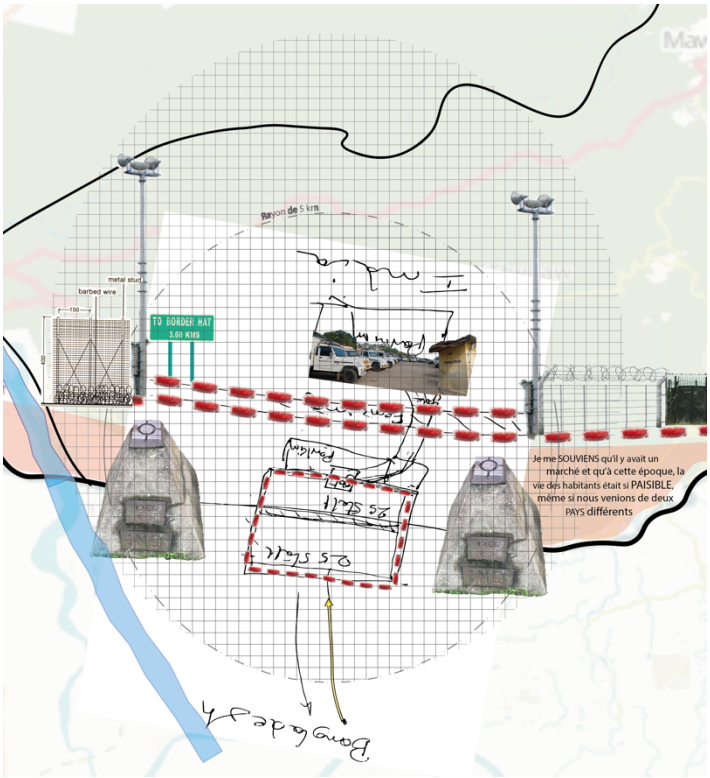
J'ai choisi de représenter cette barrière par ce qu'on appelle en broderie un « point avant ». Cette technique est une série de tirets alignés, espacés de façon régulière. Ces tirets suggèrent la possibilité de passages à travers la clôture, tant pour les personnes que pour les biens. La couleur rouge permet, quant à elle, d'attirer l'œil et, comme dans « The Handbook of Tyranny », l'idée était de représenter l'élément de violence par cette couleur. Car elle reflète la réalité de cette frontière où les tentatives de passages illégaux se soldent parfois par des morts.

Aujourd'hui, en 2022, après six mois de travail de terrain répartis en trois séjours, la frontière et sa barrière me sont donc enfin accessibles. Mais jusqu'à quel point ? En effet, même si ce n'est plus l'inquiétude des personnes qui rend la frontière inaccessible, les gardes-frontières se montrent suspicieux face à ma présence. Ils me refusent l'entrée de certains villages en me demandant des autorisations ou en me questionnant sur mes intentions. Les multiples blocages des BSF me placent ainsi dans une situation où mon accès reste sporadique et toujours très temporaire. Éviter ces moments d'interactions fait aujourd'hui partie intégrante de mon activité de terrain. Rester le moins longtemps possible dans un village, c'est-à-dire moins de deux jours, me permet de jouer la carte de celle qui ne savait pas, tout en me remettant constamment face à cet enjeu d'accessibilité — c'est-à-dire à la frontière elle-même, à ses villages environnants et à ses habitants — qui me poursuivra tout le long de mes terrains. Cartographier cet espace m'a donc poussée à accepter mes tâtonnements, mes hésitations, les bifurcations et les refus auxquels j'ai dû faire face, ainsi qu'à admettre que cette frontière représente un ensemble de détours, de ruptures et d'interdictions, de passages possibles et d'impasses à la fois pour ma personne, mais également pour la population frontalière.

Pourquoi recourir à une carte ? Avant tout parce qu'elle a une capacité de synthèse et d'analyse tout en constituant un acte réflexif (Olmedo, 2015 : 230). La carte devient ici un outil de recomposition du réel vécu et éprouvé sur le terrain (Olmedo, 2015). En effet, la carte ne restitue qu'un fragment, qu'une sélection du réel — celui que j'ai traversé, que mes informateurs m'ont transmis par leurs récits ou encore par leur silence, et celui que les autorités acceptent de rendre visible. Ce réel, composé de récits, sélectionne et relie ensemble les lieux qu'on peut observer sur la carte et en fait un itinéraire. La carte devient ici bien plus qu'une simple traduction spatiale : elle représente un « parcours d'espace » possible (De Certeau, 1990 : 170), une version située et fragmentée de la frontière, par les choix effectués dans la mise en scène des expériences, tensions et ambivalences du terrain.

Ce collage est né de la volonté de trouver des formes de visualisation de cet entre-deux qu'elle représente et donne à voir non pas ma seule vision subjective, mais bien celle d'une multitude de regards. Une perception qui se construit à travers des récits recueillis lors d'entretiens et de leur transposition en images, mais aussi grâce aux cartes mentales dessinées par mes interlocuteurs, aux photos que j'ai prises, à mes propres observations, aux documents partagés avec moi ainsi qu'aux informations collectées en ligne. Cette carte est donc le résultat d'une compréhension partagée de la frontière. Elle est une tentative d'offrir la vision d'ensemble d'un espace morcelé, quelque peu chaotique pour un regard extérieur, mais très représentatif, à mon avis, de la complexité inhérente à cet espace.

Une complexité qui se traduit à la fois par des interactions formelles à travers l'exportation de calcaire et l'importation de produits bangladeshis à travers des Land Custom Service (LCS) ou encore les échanges économiques à travers les « Border Hat ». Ce sont des marchés frontaliers régulés et contrôlés, mis en place conjointement par les deux gouvernements (indien et bangladeshi) et qui permettent aux commerçants et aux consommateurs dans un rayon de 5 km autour du marché de s'engager dans le commerce sous certaines conditions. La carte mentale d'un de mes interlocuteurs nous permet de visualiser cet espace, qui m'était inaccessible et dont l'emplacement est singulier : une partie se trouve sur le territoire indien, dans la zone tampon, tandis que l'autre s'étend au Bangladesh (Hillion, 2024b). Cependant, l'influence de ces marchés dépasse largement cette zone officielle de 5 km, la circulation des biens ne se cantonnant pas aux villages voisins : les produits achetés ici peuvent se retrouver jusque dans les magasins de Shillong.



Zoom sur le « Border Hat »

Parallèlement au « Border Hat » mis en place par les gouvernements, des échanges informels perduraient depuis la partition le long de cette section de la frontière. Ces marchés se tenaient une fois par semaine du côté indien, à proximité de la ligne de démarcation. Ils offraient aux Bangladeshis la possibilité de traverser temporairement la frontière pour acheter et vendre des marchandises pendant deux à trois heures, avant de retourner dans leur pays. Ces échanges économiques et sociaux, de moins en moins présents depuis la mise en place de la barrière, se déroulaient sous l'œil des gardes-frontières indiens, qui toléraient ces activités tout en les encadrant. Un simple coup de sifflet de leur part marquait la fin du marché informel.



Indiens et Bangladeshis en route pour le marché informel



Présence du trafic de bovins

Quant au trafic illégal de bovins, celui-ci est réalisé à large échelle dans la région et représente une source de revenus très prisée. Les chauffeurs des camions de vaches (entre 10 et 20) en provenance de Guwahati (Assam) viennent déposer les bêtes sur une petite place en terre battue au bord d'une route, entre deux villages sur le flanc de la montagne. Ni trop loin ni trop proche de la frontière. Il ne faut pas que les gardes-frontières puissent les repérer depuis leurs miradors ou leurs campements. Les bovins sont ensuite conduits par un groupe de locaux jusqu'au point de passage, où leurs complices bangladeshis les attendent pour récupérer les animaux.

En entreprenant ce projet, j'avais une vision bien précise en tête. Mais l'écart entre celle-ci et ce que j'étais capable de réaliser a entraîné des questionnements et des tâtonnements. En effet, l'étape initiale a été un collage sur papier, mais rapidement, je me suis heurtée aux contraintes de l'espace et de la technique : il me fallait presque un mur entier, celui de mon salon, pour donner forme à cette carte, car celle-ci s'étire sur la longueur par la forme de la frontière. J'ai donc dû me familiariser avec d'autres dispositifs : des logiciels de création graphique vectorielle, tels que Illustrator et Photoshop. La création de ce collage cartographique a donc été un long processus de bricolage et d'ajustements qui m'ont permis de comprendre ce que cette nouvelle forme d'écriture pouvait m'apporter pour structurer ma pensée, mais aussi matérialiser des dynamiques autrement difficiles à

restituer par le texte seul. Mais cette approche apporte-t-elle une réponse que l'écriture n'aurait pas pu formuler ? Ou, au contraire, ouvre-t-elle de nouvelles interrogations sur la manière de représenter et de donner à voir un espace aussi complexe ? Des conversations, des récits et des vécus différents auraient sans doute créé un « parcours d'espace » (De Certeau, 1990 : 170) différent. C'est pour cela que cette carte ne sera valide qu'un certain temps avant de changer à nouveau. Elle est unique et nous montre une certaine vision de la frontière, car elle nous apprend quelque chose sur son époque et les enjeux qui s'y jouent en 2022 grâce à des données récoltées sur mon premier terrain en 2017 et l'avant-dernier en 2022. Entre ces deux terrains, bien des changements sont survenus : des barbelés ont été érigés, des infrastructures militaires ont vu le jour et des marchés informels ont disparu. Elle révèle également mes propres choix graphiques, et mes propres intentions et interprétations de la réalité. Elle a donc comme première fonction de conserver une trace d'un moment défini, mais c'est « également une "machine à rêves" qui permet de transposer notre vision du monde en une infinité de formes dessinées » (Zwer et Rekacewicz, 2021 : 9).

Bibliographie :

Aït-Touati, F., A. Arènes, A. Grégoire et B. Latour (2023). *Terra Forma : manuel de cartographies potentielles*. 2e édition. Paris : Éditions B42.

Border Areas Development Department. Government of Meghalaya. Consulté sur Internet : http://megbad.gov.in

Census of India. (2011)

De Certeau, M. (1990). *L'Invention du quotidien. Tome 1 : Arts de faire.* Paris : Gallimard.

De Sardan, J.-P. O. (1995). « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », Enquête, 1 :1-30.

Deutinger, T. (2023). *Handbook of Tyranny*. Fourth edition. Zürich : Lars Müller Publishers.

Didiot, M. (2013). « Les barrières frontalières : archaïsmes inadaptés ou renforts du pouvoir étatique ? », L'Espace Politique, 20, 2 : 1-13.

Turine, G. (2014). *« Le mur et la peur » : Inde-Bangladesh*, France, Photo Poche — Actes Sud.

Hillion, M. (2024a). « Vie autour d'une frontière indienne : Comprendre les enjeux territoriaux le long de la barrière inachevée au Meghalaya ». Noria Research

———. (2024b). « Inde — Bangladesh : des marchés sous surveillance. Ethnographie dynamique d'un marché sur la frontière ». Dépasser les bornes. Terrain 81, 97-113.

Léobal, C. (2018). « L'ethnographie par la carte », CIST2018-Représenter les territoires/Representing territories, Collège international des sciences territoriales (CIST), 38-544.

Olmedo, E. (2011). « Cartographie sensible, émotions et imaginaire ». Consulté en ligne le 10 novembre 2024. https://www.visionscarto.net/cartographie-sensible

———. (2015). *Cartographie sensible : tracer une géographie du vécu par la recherche-création.* Géographie. Université Panthéon-Sorbonne — Paris I.

Ranjan, A. (2018). *India-Bangladesh Border Disputes: History and Post-LBA Dynamics*. South Asia Economic and Policy Studies. Singapore: Springer.

Stanley, D. E. et C. Parizot. (2016). « Recherche, art et jeu vidéo : ethnographie d'une exploration extra-disciplinaire ». Antiatlas des frontières.

Turine, G. (2014). *« Le mur et la peur » : Inde-Bangladesh*, France, Photo Poche — Actes Sud.

This is not an atlas: a global collection of counter-cartographies. 2018. Sozial- und Kulturgeographie, volume 26. Bielefeld : Transcript Verlag.

Zwer, N. et P. Rekacewicz. (2021). *Cartographie radicale : explorations*. Paris : Dominique Carré : La Découverte.